

Cérémonie

On entre dans la série des Fêtes de Thomas Lévy-Lasne comme un rôdeur qui se faufile au cœur d'endroits vaguement familiers, en passant d'une pièce à l'autre, d'un corps à l'autre, comme guidé par différents fragments et objets, de ceux qui peuplent les nuits de la génération du binge drinking: des gobelets blancs remplis de vins douteux, des cendriers de verre qui débordent de mégots, des nappes en papier, imbibées et auréolées, des canettes de bière, des bougies en plastique. Au fond de la scène, un corps, un visage fermé et hors champ, un personnage debout, dont on ne voit rien d'autre qu'un morceau de pantalon, une veste.

Fête No32. Un carrelage pas très net, plein de traces de pas peut-être, des bouteilles de champagne au sol et sur des tables, quatre paires de jambes qui donnent le motif principal de l'aquarelle. On plonge sur ces jambes, dans une perspective légèrement exagérée, selon un cadrage qu'affectionne l'artiste, et qui a pour particularité de renvoyer hors de l'image et disons hors propos toute tentative d'identification des personnages. Lévy-Lasne prend un malin plaisir à pousser les détails jusqu'à travailler à l'extrême degré le réalisme, par exemple des reflets sur l'inox, ou certaines diffractions de la lumière sur le plastique ou sur le verre. Un plaisir qu'on imagine être celui d'un mi-chemin : dans tout cet intervalle qui existe entre un botaniste et un onaniste.



Fête No30. L'effet de perspective accentué nous oblige à regarder des jambes quasiment à la verticale. Le jean du personnage, près de nous, occupe presque un tiers de la scène. On y voit très précisément les fibres, les plis, la couture de sa poche arrière. Pour le reste, sept ou huit pieds, enfin sept ou huit chaussures et quelques fragments de corps, dont le mollet d'une fille revêtu d'un collant au motif floral, à la mode ces temps-ci, dont on pressent qu'il a été longuement observé. Quel est le sujet de cette *Fête No30* ?

Entre le plancher, l'effet de la plongée, les confettis, ce détail légèrement érotique, ce mollet... cet « entre », justement. Dans cet entre, c'est toute l'entrée du sens.

Fête No27. De face cette fois, toujours pas de visages, les trois principaux personnages sont comme amputés par les bords du cadre, aux genoux et aux épaules. On ne regarde que les vêtements des sept protagonistes en train de discuter, on suppose, verres et cigarettes à la main. L'angle correspond à peu près à l'objectif d'un 50 mm, ce format prisé pour les portraits où il est toujours difficile de tout faire rentrer dans l'image. Pas de visages à nouveau, mais les matières des vêtements, des détails particulièrement poussés et pour tout dire franchement jouissifs pour l'observateur, comme ces reflets de strass sur un sweat-shirt, ou le motif géométrique de la chemise portée par un homme au second plan.

Le cadrage, qui sépare toutes les petites histoires psychologiques qu'on pourrait inventer, sert aussi à tout compresser, à tout comprendre : la feuille devient une sorte de mécanique où les individus, incarnés par n'importe quel motif, tombent définitivement en empathie.



Tout est donc permis dans ce cadre : à mesure que l'on reste devant, on finit par penser à de grandes statues, ou même à une architecture colossale.

Que montre Thomas Lévy-Lasne, de quoi peut-il bien vouloir nous parler au juste, dans ces scènes qui ont tout du déjà-vu ou du déjà-vécu, et qui demeurent pourtant profondément exotiques? L'énigme qu'elles manifestent tient, d'abord, à ce que nous sommes placés bizarrement, censés être situés spatialement comme observateurs des actions qui s'y déroulent et pourtant, dans la plupart des cas, le point de vue qui nous est assigné ne colle pas. On est trop bas, trop proche, peut-être à la place de ce que verrait un enfant ou un chien qui n'aurait rien à faire là (*Fête 24, 27, 29, 30, 32, 33*, par exemple). Ensuite, on l'a dit, les visages des acteurs sont soit manquants (hors champ), soit éclairés, inclinés ou « fermés » de telle façon qu'il paraît difficile d'identifier une expression précise, comme si ces personnages étaient eux-mêmes absents de la scène qu'ils sont censés habiter.



Le sujet en réalité pourrait bien être la pratique de l'aquarelle elle-même, dans cette sorte de laboratoire que représente la surface, modeste, du format que Lévy-Lasne s'impose, la moitié d'une page de magazine ou à peu près, pour cette série. Ce n'est pas en effet dans les personnages ou les objets de ces scénettes qu'il faut chercher une réponse... Après tout, à quoi bon trouver un sens ou « interpréter » une bouteille de champagne en gros plan, une platine de DJ, deux corps qui dansent ? Si ce n'est de les considérer comme des prétextes, comme les autres.

Ce que l'artiste réussit peut-être le plus, c'est bien d'imposer une séparation, une sorte de périmètre d'étanchéité entre ce qui est montré et la façon dont la scène est effectivement fabriquée. Rien n'est en effet moins plausible que l'image que nous voyons, et pourtant la première réaction est souvent de croire qu'il s'agit de vulgaires photos « passées en peinture », alors qu'il s'agit bien au contraire d'une savante alchimie d'exagérations, d'aberrations, de délicates disproportions de montages de plans qui construisent l'image finale.

Malgré les apparences donc, leur dessein n'est pas de raconter ou de témoigner de tranches de vies contemporaines, ni d'en tirer le moindre jugement, le moindre point de vue... mais plutôt de « chosifier » ce qui nous est contemporain pour le ramener du côté du pictural, du mental, dans la délectation de l'observateur à la fois inclus et étranger à la scène.

Les spectateurs se plantent d'ailleurs devant la série comme en face d'une vitrine de friandises : on en surprend qui se penchent en avant, qui regardent de près, qui plissent les yeux, retirent leurs lunettes, et vous regardent ensuite avec ce léger sourire satisfait, comme s'ils avaient ressenti ce petit détail, ce petit moment d'absence, qui vous arrache au présent.

Car dans la série des Fêtes, tout est dans les détails. Il n'y a pas vraiment de sens, non, mais des clichés, dont on aurait comme arraché à la vacuité le sensible. Une sorte de voyage dans le superflu, une importance démesurée donnée à l'accessoire.

Comme si le vrai visage de notre génération de crise passait, non pas comme sur les réseaux sociaux par la multiplication de nos figures égales, mais plutôt par l'exploration magique et inépuisable de nos effets personnels.

Gaël Charbau (2012)